Arrêt sur livres

Autor(en): **Germain, Anne**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **- (1998)**

Heft 107

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

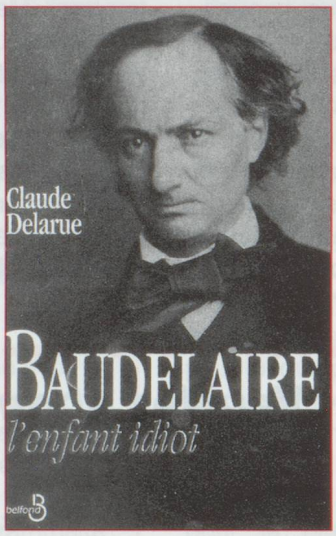
Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Biographies : Les Monstres Sacrés

Le roman serait-il réellement en perte de vitesse ? Les écrivains en reviendraient-ils à la constatation faite par Baudelaire sur «l'indolence naturelle des inspirés ?». Lui-même, malgré un désir profond, n'écrira jamais de roman, on le sait. Quoi qu'il en soit, on remarque en cette période d'hiver littéraire le goût particulier des romanciers, et des auteurs suisses, pour des études, biographies particulières et œuvres d'investigations sur des monuments (sacrés) de la littérature française.

Claude Delarue, brillant romancier et musicologue genevois publie aux Editions Belfond *Baudelaire, l'Enfant Idiot* (après un roman très remarqué dont nous avions ici parlé, *La Faiblesse de Dieu*, au Seuil) tandis que Jacques Chessex s'attaque, sous couvert de roman, au personnage de Benjamin Constant dans son dernier livre *L'Imitation* (éditions Grasset).



Richissime source d'inspiration que ce politologue d'origine suisse, criblé de dettes, joueur aux tumultueuses amours qui fut l'un des créateurs de l'idéologie libérale et l'ami - romanesque - de Germaine de Staël. Chessex en fait un portrait en forme d'autoportrait. Qui se ressemble s'assemble. Passionnant ! Mais revenons en au livre de Delarue, fasciné par Baudelaire comme tant d'auteurs avant lui, mais qui ne s'adonne pas non plus à une biographie exhaustive, ni même (Dieu merci !) à un essai universitaire classique, mais plutôt, tel un médecin de l'âme, à une étude approfondie du genre psychanalytique et littéraire, sur la destinée brûlante du poète, brouillé dès son enfance avec le système de l'argent, engendrant chez lui la révolte, source intarissable de son génie.

Aurait-il été si fécond et génialement diabolique si sa famille ne l'avait pour une raison bassement matérielle rendu «irresponsable» et mis, dès l'enfance, sous tutelle administrative ? Cette situation engendra chez le poète une honte inextinguible, source d'une écriture provocatrice en même temps qu'héroïque. Les 268 pages de Claude Delarue comptabilisent avec une minutie... universitaire les déboires familiaux et pécuniaires de Charles depuis 1828, date du second mariage de sa mère, jusqu'à sa mort en 1867. Quel travail ! Delarue se lance dans toutes les études parallèles à l'argent : le voyage disciplinaire (imposé par sa famille), la syphilis, la drogue, l'alcool, les femmes, en particulier Jeanne Duval, ainsi que - honte suprême - la non-reconnaissance de son talent. Un voile -assez nouveau- qui se déchire sur Baudelaire. De quoi se délecter, évidemment, mais... entre spécialistes !

Les romancières ont, elles aussi, le vent en poupe pour s'attaquer à des héros, littéraires ou non, tel ce Claudel revu par Marie-Josèphe Guers. Dans *La Maîtresse du Consul*, qui vient de sortir chez Albin Michel, elle retrace l'aventure amoureuse et flamboyante de Paul Claudel rencontrant la passion alors qu'il se rend en Chine pour reprendre son poste de jeune consul. Ce fut le thème (longtemps secret) de *Partage de Midi*, la pièce que Jean-Louis Barrault finira par arracher à Claudel, allant jusqu'à réécrire certaines scènes avec lui. Mille controverses (épiques) naquirent entre eux à ce sujet et en firent d'inséparables amis. Il y eut des discussions enflammées sur l'action de la pièce, les réticences (pudiques) du maître devant certaines hardiesses du texte même ou de la mise en scène... Alors, comment ne pas frémir en constatant l'audace de Madame Guers (couverte c'est vrai de prix littéraires pour ses romans et fière d'une biographie de Claudel dont son éditeur dit «qu'elle est une grande spécialiste»). Elle n'hésite pas à se mettre dans la peau de Claudel, parlant par sa bouche et claironnant ses sentiments ! Comme l'écrit Pierre Macabru dans le Figaro : «*Claudel, a déjà parlé, nous savons ce qu'il a dit et comment il l'a dit. Nous en connaissons un bout sur sa manière de regarder le monde et de converser avec Dieu*».

Que Madame Guers se soit emparée sans vergogne du beau sujet brûlant appartenant à Claudel pour en faire un roman, passe encore, mais il eut fallu qu'il se révélât sublime. Or, à la lecture des premières pages, lors des présentations sur le bateau, au départ de Marseille, les phrases prononcées par les protagonistes, dont un ingénieur «*sublime polytechnicien brillant*» (sic) saluant d'un : «- *Doyère, enchanté !*», on peut s'inquiéter de voir le grand bourgeois poète à l'aura et à la plume divines mis à la sauce des romans de gare, où l'on voit «*bavasser Francis avec Monsieur le Consul de France à Fuzhon*» (sic). Mieux vaut laisser ce type d'ouvrage aux lectrices de sagas érotico-exotiques en climat torride et revenir au vrai Claudel, celui de *Partage de Midi*. Ces textes, bien sûr, on pouvait le redouter, n'ont rien de commun.

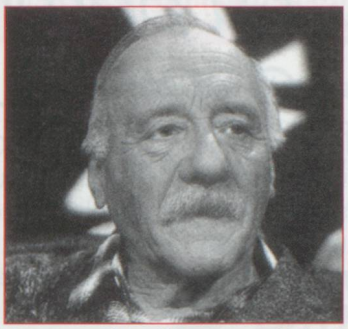
Dans un tout autre style, Natacha Michel s'attaque à Giraudoux dans la toute nouvelle collection *Coup Double* des éditions Hachette Littérature, qui offre à quelques écrivains en vue de présenter une grande œuvre du passé qui leur est chère. Natacha Michel a choisi d'aborder l'auteur d'Ondine en se faisant l'apôtre du roman «essentiel» et, partant, des romans de Giraudoux. «*Il institue la langue comme distincte du langage. Non une langue bricolée, faite de néologismes, d'onomatopées, d'échos de substantivation, de verbe*»... «*mais*

une langue prise au français normal avec les mêmes mots auxquels, seulement il retire leur masque de chirurgien ou le tampon de chloroforme qui les anesthésie». Et plus loin : «*avec Giraudoux, ne baissant jamais son jeu, je découvrais un autre français au sein du français lui-même, une langue unique, un français «deuxième langue» à qui il est normal d'accueillir métaphores, images, comparaisons...*» À noter un développement extraordinaire de l'auteur sur la magie (et les pièges) de la métaphore, sur les adjectifs, etc. «*Le style moderne*, écrit Giraudoux, *est une suite de déflagrations*». En somme, Natacha Michel nous propose un traité d'écriture à la hauteur du grand talent de romancier de Giraudoux, reconnu en son temps par Proust et Gide, et trop souvent éclipsé par son théâtre. «Aragon, écrit-elle, avait bien fini par s'écrier : «*un beau jour je me suis aperçu que j'avais pris goût à Giraudoux... Oui, je m'étais mis à aimer ça. Tout ça.*».

Notons, dans un genre bien différent, l'intérêt du livre a succès de Guillemette de Sairigné, *Mon Illustre Inconnu*, paru chez Fayard. Cet ouvrage émouvant retrace la vie du soldat glorieux que fut Gabriel de Sairigné, l'un des premiers français libres, compagnon de la Libération, héros de Bir-Hakeim, mort au combat en Indochine en 1948, à 35 ans. Ce livre est d'autant plus attachant qu'il est l'œuvre de sa fille, journaliste de renom, qui n'avait que cinq ans à la disparition de son père. L'enquête scrupuleuse qu'elle réalise dans le pays d'origine du jeune officier (la Vendée) et jusqu'en Extrême-Orient, sur le lieu même de sa mort, révèle le souci de l'auteur de ne pas romancer l'histoire fulgurante et emblématique de son héros : celui-ci, jeune et beau, d'une valeur exceptionnelle sur le plan moral comme dans l'exercice de ses fonctions, devient par la seule force de sa véritable épopée un visage exemplaire et superbe. L'écriture est sobre et convaincante, plutôt confession à mi-voix que panégyrique recherché. Ce livre ira droit au cœur du français de tout âge, avide de reconnaître de vrais héros et d'approfondir les péripéties à la fois glorieuses et dramatiques de la guerre de 1940.

Une jolie femme, doublée d'un talent reconnu, fait parler d'elle et parle aussi d'un père dont elle fait son héros dans *Hammerklavier*, chez Albin Michel : c'est la belle Yasmina Reza. On attendait ses débuts de romancière après l'énorme succès de sa pièce *Art*, reprise en ce moment au théâtre Hebertot à Paris et qui sera bientôt, après son triomphe à Londres, jouée à Broadway. Au moment de sa mort, l'auteur écrit sur son père, avec des sanglots dans la voix, des choses douces, tragiques, inoubliables. Bien écrire, c'est toucher l'autre. Au cœur.

Relire Chappaz



Nous retrouvons Maurice Chappaz muni de son grand Prix Schiller suisse 1997. La maison d'édition Monographic fête son écrivain Valaisan favori, le quinzième lauréat, par une plaquette superbe ou l'on retrouve la poésie de l'auteur : «*quelque chose entre un caillou dans l'eau et une étoile filante*» ; on mesure toute l'importance de ces écrivains de langue française, lui comme ceux qui l'ont précédé dans cet honneur comme Ramuz, Dürrenmatt, Max Frisch, Denis de Rougemont, Giorgio Orelli ou Hugo Loetscher... pour n'en citer que quelques-uns. «*L'écriture romande*, remarque Chappaz, *a une part de rêve : assortie de morale, elle est un dialogue, une politique intériorisée. Le visible devient le miroir du dedans*».

«*Qu'ai-je réussi ?* interroge-t-il. *L'acte de foi m'a dépassé : la terre a parlé en moi les yeux fermés. Ce sont les poèmes qui jugent les poèmes, ceux qui durent, vivants, que je lis chaque matin*». On peut lire et relire Chappaz d'une façon pratique et rationnelle grâce à l'Age d'Homme qui publie (en «Poche Suisse») deux tomes de «Pages Choisies» (1988 et 1995) : ces livres feront «*des amis, des lecteurs, des solitaires recréés par la magie d'un verbe. Tentation de l'Orient et Haute-route, match et jubilation, colère sacrée et méditation asiatique*». L'œuvre de Chappaz, solitaire en apparence, prend aussi racine dans les événements de son canton et de son temps. On y retrouve aussi les traces indélébiles d'instants vécus avec Corinna Bille, le merveilleux écrivain qui fut sa femme. «*Le bonheur*, écrit-il, *qui ne peut plus être partagé est une cruelle petite incisive d'or qui me mord. Je regarde la collection des Tours du Monde qui nous passionnait. Je m'arrête devant l'arbre aux mirabelles courbé comme un parasol au bord de la Dranse d'où je lui avais rapporté mon chapeau plein de ces petites prunelles jaunes qui l'enchantaient*». Et encore : «*Depuis plusieurs années c'est la femme autant que l'auteur qui entrait en moi quand je lisais Corinna, bien plus physiquement qu'elle ne pouvait le supposer...*».

À noter chez Monographic la réédition de *La Montagne déserte*, un recueil de poèmes comprenant de nombreux inédits de Corinna

Anne Germain